

Cette représentation était une affaire grave et périlleuse, solennelle, décisive pour tout le monde, pour le public, pour le théâtre et pour l'illustre compositeur. Le public était enfin appelé à voir, à entendre, à juger l'ouvrage tant promis, tant attendu, et qui semblait reculer sans cesse et fuir devant son impatience et sa curiosité. M. Duponchel jouait dans cette seule soirée un jeu d'où dépendaient peut être le succès et la splendeur de son administration toute entière. Quant à M. Meyer-Beer [Meyerbeer], il ne s'agissait de rien moins que de savoir s'il renouvellerait la gloire de *Robert-le-Diable* [*Robert le Diable*], et se maintiendrait à la hauteur de sa prodigieuse fortune. Recueillir quelques applaudissemens de moins, rester seulement de quelques lignes au-dessous de ce premier piédestal, c'était déchoir et tomber; un succès immense, un succès inouï, comme celui de *Robert* [*Robert le Diable*], n'est point une chose moins embarrassante et lourde à porter que le fardeau d'un nom trop tôt fameux. Aussi que d'émotions de toutes sortes l'annonce définitive de la représentation avait fait naître! Que de doutes, d'inquiétudes, que d'espérances du côté du théâtre, des auteurs et du directeur! Que d'empressement et d'impatience de la part de la foule! Sur les magnifiques récits qu'on faisait de l'ouvrage depuis plusieurs mois, sur le nom seul et sur la célébrité de M. Meyer-Beer [Meyerbeer], cette foule avide et curieuse était suffisamment préparée à écouter, à comprendre et à applaudir. Cependant on se défiait encore d'elle; on la redoutait; on n'était pas sûr de ses dispositions; on poussait l'inquiétude jusqu'à avoir peur de sa légèreté, de ses distractions et de ses caprices; les petites notes explicatives insérées dans les journaux du matin, des feuilles à la main distribuées à domicile en forme d'instructions préparatoires, avaient pour but d'attirer son attention sur telle ou telle partie, sur tel ou tel rôle, sur telle ou telle pensée du nouvel opéra, et de fortifier son intelligence.

Ces précautions pour édifier ses juges et pour leur ouvrir l'esprit n'ont rien que de très légitime. Nous ne les racontons que comme les petits épisodes d'une grande journée. La bataille étant sérieuse et pleine de périls et de hasards: quoi de plus simple et de plus juste que d'employer toute son habileté pour s'assurer une éclatante victoire! Or, la victoire a été complète et magnifique: à ceux qui n'ont point entendu les formidables bravos, dont le nom de M. Meyer-Beer [Meyerbeer] a été salué au dénoûment, comme par un bruyant tonnerre, nous annonçons que le succès de *Robert-le-Diable* [*Robert le Diable*] est retrouvé. On a pu en douter d'abord; les trois premiers actes ont rencontré cette alternative et ce mélange d'applaudissemens et d'hésitation silencieuse, qui n'est encore ni une défaite, ni un succès. On y trouve de ces beautés qui ne peuvent jamais être absentes d'un travail où la science et l'esprit ingénieux de M. Meyer-Beer [Meyerbeer] ont passé; mais l'effet en a été moins vif, moins électrique, moins général que celui des deux derniers actes; on peut attribuer cette différence de fortune à l'effort trop visible et trop continuel qu'y fait le compositeur pour agir sur l'attention du public, par surprise et par mille petites ruses de métier; on doit s'en prendre aussi à une sorte de contorsion de l'harmonie et du chant, si on peut dire ainsi, par où ils arrivent quelquefois à la bizarrerie en cherchant toujours l'originalité.

Mais cet esprit, qui avait semblé d'abord se complaire à ce manège d'habile homme, à ces adroites combinaisons, à ces effets contournés, vous êtes tout à coup surpris de le voir s'élever, s'étendre, s'agrandir, et se montrer aussi fort, aussi puissant, aussi hardi, aussi neuf, aussi magnifique, qu'il était tout à l'heure inquiet, restreint et tourmenté. La passion s'empare de lui, les grandes pensées le saisissent et l'entraînent. Toutes les puissances de l'harmonie sont en ses mains; le voilà qui monte au sommet de son art, et vous donne le dernier acte de *Robert le Diable* et les deux derniers des *Huguenots*. Après ces grandes scènes, l'enthousiasme a éclaté de toutes parts. Le public s'est livré à la suite du compositeur, à toute la passion, à toute la grandeur du drame; ce qui n'était qu'un succès est devenu un triomphe. M. Meyer-Beer [Meyerbeer] a pu dormir glorieusement sur ses nouveaux lauriers, et M. Duponchel faire des songes dorés.

On connaît le sujet de ce drame; il s'agit d'un amour protestant et catholique, troublé d'abord par des soupçons d'amant, et bientôt traversé et détruit par les malheurs, les haines, les crimes qu'enfantent les partis et les passions religieuses. L'action se passe au temps où ces dissensions et ces fureurs ont été signalées par un des événemens les plus détestables et les plus sanglans de notre histoire. Nous sommes en 1572, presque à la veille de la Saint-Barthélemy. Malgré ces souvenirs et ce nom terrible, ne vous attendez pas à entrer lugubrement dans l'opéra de M. Meyer-Beer [Meyerbeer] comme dans une triste et sombre tragédie. Les ressentimens étaient implacables sous Charles IX et sous Henri III, les mœurs sanguinaires et cruelles, mais c'était de la rage qui se cachait derrière des sourires et des fêtes; les poignards et les épées avaient des fourreaux de soie, et on méditait un massacre au milieu d'un bal et d'un divertissement. Voyez dans l'histoire Catherine de Médicis, entourée de ses dames d'honneur, voyez Henri de Valois s'appuyant nonchalamment sur le bras de ses mignons, qui se peignent les lèvres et le visage, et vous croirez avoir affaire à des voluptueuses courtisanes et à des galans efféminés, plutôt qu'à de noirs machinateurs de trahisons et d'assassinats. Pourquoi donc vous étonneriez-vous de trouver à l'Opéra le duc de Nevers riant, parlant de ses maîtresses, chantant le plaisir au milieu d'un joyeux essaim de jeunes seigneurs catholiques, Tavannes, Cossé, Retz et Thoré.

Aux jeux, à la folie,
Consacrons notre vie
Et qu'ici tout s'oublie
Excepté le plaisir.

Le château de Nevers est magnifique, les repas qu'on y donne divins et bruyans; un jeune gentilhomme est admis à ce banquet; celui-là est huguenot; il est arrivé tout récemment à la cour avec la recommandation de l'admiral Coligny. D'abord sa qualité d'hérétique contracte le visage des plus zélés et des plus fervens serviteurs de la sainte église et du pape; mais on est à table

non sur le champ de bataille; à Montcontoux ou à Saint-Denis, dans les combats, on s'égorgerait; à table on trinque, on boit et l'on chante ensemble. Allons! mon bel huguenot, mettez-vous là; à votre tour buvez et parlez-nous de vos amours. Le tendre Nangis raconte alors comment il s'est épris sous les murs d'Amboise d'une belle dame qu'il a rencontrée une seule fois en riche litière et défendue contre l'insolence des écoliers. Son nom, son rang, il les ignore, et ne connaît que sa beauté.

Plus blanche que la blanche hermine,
Plus pure qu'au jour de printemps,
Un ange, une vierge divine.

Notre huguenot, comme on voit, est terriblement poétique, sentimental et mondain. Il a près de lui un zélé serviteur qui l'est beaucoup moins. On le nomme Marcel; l'honnête valet a suivi son maître jusque dans ce palais de bons vivans, de débauchés et de papistes. Sa bonne foi et sa simplicité bibliques s'inquiètent et s'affligent de voir un excellent huguenot comme Nangis au milieu d'une pareille escorte. A leurs chants de plaisir, Marcel mêle des chants graves et inspirés; c'est le chant de Luther, puis bientôt il passe à des couplets huguenots du genre le plus singulier et le plus comique.
// 2 //

A bas les couvens maudits,
Les moines à terre.
A bas leurs riches habits,
Au feu leur bréviaire!
Pif, paf, pif!

Marcel est ce personnage de double nature dont M. Meyer-Beer [Meyerbeer] s'est plu à composer avec prédilection la physionomie de traits sérieux et plaisans, grossiers et poétiques, naïfs et exaltés. Tant que Marcel n'agit que dans ses fonctions de domesticité, ce n'est qu'un homme ignorant et vulgaire; mais au premier choc, à la première étincelle du sentiment religieux, cette nature inculte, simple, ignorante s'élève, se purifie et rencontre les hautes inspirations du dévouement et de la foi. Ainsi dans ce banquet, il est en même temps sévère et profond comme un hymne religieux, original et rude comme un chant grossier de soldat. Quant à son attachement et à son amour pour son maître, il est aussi sincère et aussi grand que sa foi luthérienne, et il y puise les mêmes inspirations fortes et élevées.

Cependant un page annonce au duc de Nevers qu'une dame mystérieuse le fait demander. Cette aventure et ce mystère redoublent la gaîté des convives. Quel séducteur que ce Nevers, et quel conquérant! On se lève de table, et ces joyeux gentilshommes s'excitent mutuellement à surprendre le secret de la galante entrevue; les voilà tous qui regardent par la fenêtre: Nangis fait comme eux. O surprise! Nangis a retrouvé sa belle

inconnue; c'est elle qui cause en tête-à-tête avec Nevers. Vous jugez de la douleur de notre amoureux huguenot. A son tour Nangis reçoit un message:

.....Vers le milieu du jour,
On viendra vous chercher en ce riant séjour.
Alors, les yeux voilés, discret et sans rien dire,
Obéissez et laissez-vous conduire.

Comme Nevers, Nangis est félicité de sa bonne fortune, et, en sa qualité de jeune et aimable gentilhomme, il n'hésite pas à répondre à cette espèce de cartel amoureux et à tenter l'aventure. Où le mènera-t-on? il n'en sait rien. Est-ce un bonheur ou un malheur qui l'attend? qu'importe!

Ce premier acte est vif, animé; on y trouve ce mélange de tendresse et de mystère qui ne manque jamais son effet au théâtre. Le chœur des convives, le beau chant de Luther, les couplets bizarres qui suivent, un air bien chanté par Mlle Flecheux et le final, sont les morceaux qu'on a distingués ou applaudis. Ailleurs la curiosité railleuse des amis de Nevers, au moment où le page vient le chercher, est caractérisée par un chœur tout-à-fait spirituel et ingénieux.

Maintenant je vais trahir tous les secrets et lever tous les voiles; cette dame qui a eu une entrevue avec Nevers, est Valentine, fille du catholique comte de Saint-Bris; fiancée de Nevers, elle venait pour lui annoncer que son mariage était rompu par l'ordre du roi. Quoiqu'épris de Valentine, Nevers s'est soumis en sujet fidèle. Quant au message qu'a reçu Nangis, il a été écrit par la reine Marguerite de Valois. Elle veut attirer Nangis dans son château de Chenonceaux; pourquoi? pour lui donner en mariage cette même Valentine que la volonté de Charles IX enlève au duc de Nevers. Ce mariage est tout politique; le roi se sent en humeur de pacification; son désir est d'effacer les haines et d'éteindre la guerre civile: il ne trouve pas de meilleur moyen que de marier catholiques et protestans. A la bonne heure; mais Marguerite, ce semble, pouvait très bien faire venir Nangis dans son palais, sans lui couvrir les yeux comme à un Colin-Maillard. Que voulez-vous? ce sont des mœurs d'opéra.

Avant l'arrivée de Nangis, Marguerite chante avec ses femmes des airs coquets et tendres:

O beau pays de la Touraine,
Rians jardins, verte fontaine
Que sur tes bords j'aime rêver.

Le chœur des femmes qui a des principes d'épicurisme de bonne humeur lui réplique:

Sombre folie

Et pruderie,
Soyez bannie
De ce séjour.

Cela prouve qu'on est tout aussi aimable, et tout aussi philosophe dans le château de Chenonceaux que dans le château de Nevers; seulement, au lieu de boire on danse, puis après la danse on se baigne dans les flots du Cher qui côtoie les jardins: c'est au milieu de ces chansons, et de ces exercices, que Nangis entre un bandeau sur les yeux. On lui rend la vue et Nangis est ébloui et étonné de se retrouver au milieu de toutes ces femmes en costume de bain, en présence d'une reine et dans de si magnifiques jardins. Les jardins sont beaux en effet, et à l'horizon on découvre les tourelles sveltes et légères du château et sa chapelle aux vitraux coloriés, cette décoration est d'un effet charmant. Enfin, on en vient au fait. La reine expose à Nangis la volonté du roi, et Nangis consent à épouser la femme qu'on lui destine et qu'il n'a point encore vue; c'est montrer de la bonne volonté, on l'avouera. Catholiques et protestans se réunissent; Marguerite leur fait prêter le serment d'abjurer leurs haines; ils le jurent, ce qui nous vaut un chœur plein d'expression. Voici qu'on amène Valentine de Saint-Bris et qu'on la présente à Nangis; il éprouve d'abord un mouvement de joie, car il reconnaît sa beauté des murs d'Amboise; mais n'est-ce elle aussi qui a eu ce tête-à-tête mystérieux avec le duc de Nevers? Et Nangis l'épouserait après cette conduite! Jamais! Il refuse sa main. Surprise de la reine, désespoir de Valentine, colère et indignation du comte de Saint-Bris et de tous les catholiques; Nangis est assailli de toutes parts. Vous savez qu'aussitôt que Nangis se trouve en danger, Marcel s'exalte et fait entendre un chant éloquent et religieux, pour attirer sur son maître la protection du ciel et de Luther. Aussi sa voix attendrie, inquiète, sérieuse et dévouée se mêle aux accens de fureur qui menacent Nangis.

Du palais de Chenonceaux on nous mène au Pré-aux-Clercs. Là nous trouvons une église, un cabaret, et au fond du théâtre la tour de Nesles et le vieux Louvre. L'église sert à chanter des hymnes à l'occasion du mariage de Nevers et de Valentine, qui va définitivement se conclure, après le refus de Nangis. Quant au cabaret, les soldats huguenots et les écoliers y entonnent des refrains de payens. Ce chœur:

Vive la guerre!
Buvons amis,
A notre père
Coligny!

a été répété au milieu d'une longue salve d'applaudissemens. Nous quittons le plaisant pour le sérieux, et l'opéra-comique pour le drame. Le reste de l'acte est occupé par un duel entre Saint-Bris, qui veut venger l'outrage fait à sa fille, et Raoul de Nangis. Il y a trois champions de part et d'autre; tous trois mettent l'épée à la main et croisent le fer. Nangis y va de bonne foi; mais Marcel veille sur lui; il a découvert un horrible complot: pendant le duel son

maître doit être assassiné par une bande de paysans ameutés par un des serviteurs de Saint-Bris. Ce guet-apens vient d'être dénoncé à Marcel dans un excellent duo, par Valentine, qui adore secrètement Nangis, malgré son abandon.

Le crime est sur le point de s'accomplir, quand, à la voix de Marcel, les soldats huguenots arrivent et se mettent en bataille rangée contre les assassins. La présence de la reine Marguerite apaise bientôt tout ce tumulte. C'est d'elle que Nangis apprend qu'il a injustement soupçonné Valentine. Il implore son pardon, mais trop tard. Le mariage de Nevers se conclut, et les époux sortent de l'église à la lueur des flambeaux, puis traversent [traversent] la Seine sur des gondoles illuminées. Il y a beaucoup de mouvement, de spectacle et d'effets contrastés dans le troisième acte. M. Meyer-Beer [Meyerbeer] y a semé à pleine main des chants et des chœurs de tout genre et de tout caractère. La grande scène du duel est un morceau capital.

Jusques-là cependant il jouait avec sa science et avec son habileté; c'est maintenant qu'il va se livrer à toute sa hardiesse et à toute sa force. Son génie s'éveille et se hausse aux plus belles et aux plus grandes inspirations. Tout est profond, passionné, pathétique dans les deux actes qui suivent. Ce n'est plus la gaîté de jeunes débauchés, la tendresse de quelques galans, les passe-temps languoureux et nonchalans d'une reine et des femmes de sa cour. Ce ne sont plus des chants de soldats, de bourgeois ou d'écoliers, des chants insoucians que M. Meyer-Beer [Meyerbeer] va nous faire entendre; c'est la voix des bourreaux qui tuent, la voix des martyrs qui meurent en glorifiant leur Dieu.

Vastes et terribles scènes où les catholiques, Saint-Bris à leur tête, ourdissent le grand massacre. Les gentilshommes, les quarteniers de la ville, les moines et les prêtres se confondent dans cette épouvantable association; l'inspiration du musicien est aussi vaste, aussi terrible, aussi sombre que ces passions implacables qui s'arment, que ce sinistre événement qui va s'accomplir. Puis, à peine a-t-il cessé de vous faire trembler et frémir, qu'il vous attendrit et vous brise l'âme. Ecoutez les voix passionnées et déchirantes de ces deux amans, de Valentine et de Nangis. Réunis enfin dans un seul amour, l'une veut sauver et retenir son amant au moment du massacre, l'autre aller mourir avec ses frères; ils se séparent, ils se perdent, ils se trouvent dans les rues sanglantes, près des vieilles abbayes et des chapelles isolées où les victimes se réfugient à l'approche des bourreaux; là aussi arrive Marcel, venant chercher la place où il mourra à côté de son maître. Tous trois, Nangis, Marcel, Valentine, qui confesse enfin la foi protestante, s'exaltent dans un dévouement et un amour réciproques, tous trois tombent sous le plomb catholique, en répondant au cri: Abjurez par cet autre cri qui tue: Je suis huguenot.

Ces passions ardentes, profondes, convaincues, ont trouvé un grand interprète dans M. Meyer-Beer [Meyerbeer]. Le public tout entier a été ému et

LE CONSTITUTIONNEL, 2 mars 1836, pp. 1-3.

électrisé; [la] beauté des décorations qui encadrent ces scènes si élevées et si dramatiques, ne pouvaient qu'augmenter l'intérêt et l'émotion. Nous n'avons pu couché dans ce compte-rendu précipité qu'une idée de l'ouvrage: encore est-elle bien imparfaite. Nous devons autre chose à M. Meyer-Beer [Meyerbeer], et nous acquitterons notre dette. Nous regrettons aussi d'être forcés de mentionner seulement Nourrit, Levasseur, Mlle Falcon, Mme Gras-Dorus, qui ont si heureusement augmenté l'éclat de cette représentation; il faut ajouter Serda, Dérivis, Vartel et Mlle Flécheux.

LE CONSTITUTIONNEL, 2 mars 1836, pp. 1-3.

Journal Title:	LE CONSTITUTIONNEL
Journal Subtitle:	
Day of Week:	
Calendar Date:	2 MARS 1836
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	
Series:	
Issue:	
Pagination:	1 à 3.
Title of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.
Subtitle of Article:	Les Huguenots, Opéra en cinq actes. Paroles de M. Scribe, musique de M. Meyer-Beer [Meyerbeer], ballets de M. Taglioni. Décors de MM. Séchon [Séchan], Feuchères [Feuchère], Diéterle et Despléchin [Despléchin]. (Première représentation.)
Signature:	
Pseudonym:	
Author:	Anonymous
Layout:	Front-page feuilleton.
Cross reference:	